# Biodiversité : le grand retour des naturalistes

LE MONDE | 23.10.09 | 15h58 • Mis à jour le 23.10.09 | 15h58

Les grandes expéditions naturalistes sont de retour. En 2006, le Muséum national d'histoire naturelle (MNHN) et l'organisation non gouvernementale Pro-Natura international avaient fait une première tentative avec la mission Santo, au Vanuatu, dans le Pacifique. Ils récidivent en lançant le programme "La planète revisitée", qui permettra d'explorer les forêts sèches du nord du Mozambique et les eaux froides de l'extrême sud de Madagascar, deux espaces jusqu'à présent restés à l'écart de la curiosité scientifique et dont tout laisse à penser qu'ils renferment une biodiversité singulière.

Deux hommes, l'océanographe Philippe Bouchet et le botaniste Olivier Pascal, portent l'aventure. Leurs longues-vues ou leurs microscopes ne vont pas se poser sur des espèces emblématiques *"avec des poils et des plumes"*, mais sur cette biodiversité négligée composée d'invertébrés, d'insectes, de mollusques, de champignons... qui constitue le plus grand réservoir d'espèces à découvrir.

**Philippe Bouchet, pourquoi relancer les grandes expéditions ?**

Nous avons eu besoin de changer d'échelle pour deux raisons. Les missions individuelles ne permettent pas d'accéder à certains milieux très difficiles comme la canopée des forêts tropicales, les milieux souterrains ou, comme à Madagascar, certains milieux côtiers dépourvus d'infrastructures. Aller plus loin dans l'exploration de notre biodiversité suppose davantage de moyens.

La deuxième raison est d'ordre politique. L'accès à la biodiversité, dont la richesse se concentre dans les zones tropicales, est devenu de plus en plus difficile. Les gouvernements se méfient. L'époque où le scientifique débarquait sur le terrain avec son filet à papillons et sa presse à plantes, et n'avait de compte à rendre à personne, est révolue. Aujourd'hui, il faut des permis de recherche, des permis de récolte qui sont accordés sous réserve qu'il n'y aura pas de biopiraterie. Cela prend des années. Autant en profiter pour mener des programmes d'envergure.

**Au XIXe siècle, les grandes expéditions comptaient plusieurs centaines de personnes. Ce n'est plus le cas.**

C'est vrai, mais les scientifiques étaient très peu nombreux et le gros des équipes était constitué de personnes assurant la logistique. A Madagascar et au Mozambique, nous serons plusieurs dizaines de scientifiques venant de pays et de disciplines différentes. Il n'y a jamais eu d'expéditions comparables à celle-ci.

**Il reste donc tant à découvrir ?**

J'appartiens à la première génération de scientifiques qui savent qu'approximativement 80 % des espèces restent à découvrir et que, dans le même temps, beaucoup sont en voie d'extinction. 1,6 million d'espèces sont connues et il en reste probablement entre 8 millions et 30 millions à découvrir. Chaque année, 16 000 nouvelles espèces sont répertoriées. Parmi elles, se trouvent un oiseau, vingt mammifères - principalement des rongeurs -, 250 espèces de poissons, 2 500 coléoptères... A ce rythme, il faudra entre 500 et mille ans pour achever l'inventaire. Ce sentiment d'avoir un champ de découverte infini devant nous est récent.

Au lendemain des empires coloniaux prévalait l'idée que l'essentiel du travail avait été fait. La science naturelle est alors devenue une discipline désuète. C'est seulement au début des années 1980 que des chercheurs sont parvenus à montrer que la magnitude de la biodiversité avait été sous-estimée. Cette découverte a coïncidé avec la montée de l'inquiétude environnementaliste. Cette crise de la biodiversité dont on commençait à parler a relégitimé l'exploration naturaliste. Les explorateurs apportent de bonnes nouvelles dans un monde saturé de catastrophes.

**Vous trouvez donc sans problème de l'argent pour financer vos projets ?**

On ne peut pas dire cela. Il n'existe pas de financements publics pour les expéditions de cette envergure. Nos bailleurs sont en majorité des fondations. "La planète revisitée" nécessite un budget opérationnel - c'est-à-dire hors les salaires des chercheurs et l'exploitation des résultats - de 1,5 million d'euros sur trois ans. Et nous avons dû annuler une exploration terrestre sur Madagascar, faute de financement.

**Quand saurez-vous si vous avez réussi votre mission ?**

Je n'ai aucune inquiétude. Nous allons découvrir des milliers d'espèces. Mais le travail d'exploration et de collecte n'est que le début d'un long chemin. Il faudra des années, voire des dizaines d'années, pour exploiter ce que nous allons rapporter. Un réseau international de chercheurs va se mettre en branle. Les spécialistes de cette biodiversité négligée ne sont pas nombreux. C'est une difficulté, même si les avancées scientifiques qui nous permettent aujourd'hui de répertorier les espèces à partir de leur code-barres moléculaire ont révolutionné notre travail.

**Propos recueillis par Laurence Caramel**

Article paru dans l'édition du 24.10.09